

Le Cheval de Suzon

De l'écurie plongée dans le noir de la nuit, il avait d'abord aperçu une faible lumière par les fentes de la grande porte de bois. Puis, les talons des bottines de sa maîtresse avaient claqué nerveusement sur les pavés de la cour. C'était l'heure, il le savait. Depuis le début de la guerre, le mardi, le vendredi et le dimanche, tôt le matin, le cheval Voyou emmenait Suzanne jusqu'au Marché de la Place des Fêtes, à Belleville. Il tirait la lourde tapissière emplie de boîtes et de paquets contenant corsets et lingerie féminine, la précieuse marchandise dont la vente permettrait de faire vivre la petite famille de femmes : Suzon, sa fille de quatre ans et sa belle-mère. Le père était au loin, piétinant quelque part la boue des tranchées et faisant son devoir de Français.

La porte s'ouvrit et elle entra. Son parfum à la lavande caressa les naseaux du cheval avant qu'elle s'approche et passe tendrement, comme chaque matin, sa petite main sur le losange blanc entre les yeux jusqu'à la bouche, justement là où la peau est douce comme du velours. Il la regardait de ses grands yeux noirs bordés de longs cils. « Bonjour Voyou ! On va bientôt partir ! » Elle ouvrit sa main gauche et donna un sucre au gourmand. Lui, c'était un ancien cheval de trot de quatre ans qui ne rapportait plus assez à son propriétaire. Il avait d'abord failli être réquisitionné pour l'armée mais son propriétaire l'avait caché pour gagner davantage en le vendant comme viande. Il était donc promis au couteau du boucher. Albert, qui avait besoin d'un cheval pour aller travailler, l'avait acheté à la porte des abattoirs de La Villette, en surenchérant, car ce cheval était très beau et lui était sympathique. Voyou, puisqu'on l'avait baptisé ainsi parce qu'il était, disait-on, capricieux, avait peut-être ressenti ce sauvetage. Dans cette famille, comme s'il était conscient de l'importance du rôle qu'il jouait, il était d'une docilité parfaite. Même la petite fille de quatre ans passait près de lui sans aucun risque pour lui tapoter les paturons en le flattant : « Joli cheval, joli cheval ! » chantonnait-elle quand il rentrait du marché. C'est qu'il était élégant avec sa robe baie et sa longue crinière noire. Un mètre soixante cinq au garreau, il était plus grand que Suzon, cette petite femme d'un mètre cinquante huit. Plus fort aussi : sans lui elle n'était rien. Pas de cheval, pas de travail, pas de pain.

La jeune femme, avant son mariage avait été une aimable vendeuse du rayon tissus au Printemps du Boulevard Haussmann. Très demandée, surtout par les clients, son joli minois lui avait attiré bien des compliments et même des propositions plus ou moins honnêtes. Mais par amour, elle avait changé de métier et était devenue commerçante foraine pour ne pas quitter son Albert. Après le départ du soldat à la guerre, elle avait dû apprendre à seller un cheval, nécessité faisant loi. Par chance, un vieux cocher habitait au rez-de-chaussée, de l'autre côté de la cour. Il lui avait montré les gestes indispensables et l'avait aidée à mémoriser l'ordre dans lequel on attelle un cheval. Pas si simple pour une fille de la ville ! [...]

JEANNETON-MARINO, Nicole. *Des Bêtes à Histoires*. Recueil de nouvelles, 2015.